

## **Fabien Clavel : *Fils du Corbeau, Fils du Dragon***

Le roi observait la ville depuis la courtine.

Un coup de vent fit claquer les drapeaux frappés des armes royales : un corbeau tenant dans son bec un anneau. Le froid était si intense que le fleuve en contrebas paraissait arrêté par le gel. Mátyás cracha un filet de vapeur blanche et rajusta son manteau de fourrure.

À cet instant, quelques-uns de ses hussards noirs arrivèrent chargés d'un paquet qui s'agitait sur leurs épaules. Ils jetèrent la nasse sans ménagement sur le pavé du rempart avant de s'éloigner.

Mátyás attendit un instant. Les mailles serrées remuèrent de nouveau. On se servait de ces rets pour capturer des bêtes féroces. Cependant, après quelques grognements, ce furent des mains qui agrippèrent les nœuds et les repoussèrent.

Mais ces mains n'avaient plus grand chose d'humain. C'étaient de longs ongles de corne jaunâtre, grumeleuse, écaillée, des griffes de loups croisées avec des serres de corbeau.

Une tête émergea du hallier. Là encore, on aurait dit un crâne volé dans une tombe et auquel on aurait collé, par fantaisie, là un peu de cuir parcheminé, là quelques touffes de poils.

Mátyás recula, frappé soudain par l'odeur ignoble qui montait du tas de haillons. Malgré le grand air, la puanteur était insoutenable.

Deux billes brillaient au milieu de cette parodie de visage. Elles se posèrent, bleues, sur le monarque. Troublé, ce dernier se détourna lentement. Il posa ses mains sur le rempart et reprit sa contemplation de la ville.

Là-bas, au pied de la colline, juste après la Duna qui serpentait languissamment, commençait la plaine de Pest.

— La première fois que je suis venu ici, murmura Mátyás, j'avais quinze ans. J'étais otage. On ne m'avait libéré que pour me faire épouser Kateřina de Poděbrady.

— Et t'élire roi de Hongrie, croassa une voix.

Mátyás ignora l'interruption. Ce fut à peine s'il esquissa un sourire.

— Ce jour-là, même s'il remonte à presque vingt ans, je m'en souviens parfaitement. La Duna était gelée. Des milliers de Magyars sont montés sur les glaces pour me proclamer souverain. Les barons pensaient m'assujettir...

Il soupira.

— Aujourd'hui, je suis roi de Hongrie et de Bohême. L'Empereur des Romains lui-même me craint. Je vais bientôt me remarier avec Beatrice de Naples et j'espère apporter dans mon royaume toutes les lumières italiennes. Ma bibliothèque va s'agrandir et rayonner à travers le monde.

— Pourquoi me faire venir alors ? gronda de nouveau la voix rauque.

Mátyás observa de nouveau le pauvre amas de chair qui jonchait le sol.

— Tu es bien celui qu'on appelle Pannonius le chamane ?

L'autre ne répondit pas.

— On t'a trouvé dans les bois, pareil à ces ermites qui habitent dans les arbres. Je sais que mes prédécesseurs ont fait appel à toi par le passé. On dit que tu es arrivé avec notre ancêtre Árpád, que tu as plus de six cents ans...

Le dénommé Pannonius haussa ce qui pouvait passer, sous ses hardes, pour de maigres épaules.

— On raconte aussi que tu es toujours venu au secours de la patrie quand elle avait besoin de toi. Voilà pourquoi je t'ai fait mander.

— C'est ainsi que tu appelles une capture et un enlèvement ? grogna Pannonius.

— Ne plaisante pas avec moi, chamane, dit Mátyás, soudain sérieux et dur. Si tu n'avais pas voulu venir, jamais mes hussards n'auraient pu te trouver dans les bosquets sauvages où tu vis. Tu es là parce que tu le veux bien. Mieux encore, tu es curieux...

Pour la première fois, Pannonius fixa le roi. Mátyás arborait une belle chevelure épaisse qui lui couvrait le front et tombait en rideaux de chaque côté de son visage. Il respirait la vigueur et l'intelligence.

— Je t'écoute, chuchota le chamane en fermant les yeux.

Mátyás se redressa.

— Comme je te le disais, j'ai vaincu la Bohême. Je compte maintenant tourner mes forces vers le Saint-Empire romain. Mais, pour cela, je dois m'assurer la tranquillité du côté des Ottomans. Le sultan Mehmet sait entendre raison mais un trublion s'emploie à ruiner tous mes efforts de paix avec lui. Il s'agit du voïévode...

— Vlad Basarab, surnommé le fils du dragon, compléta Pannonius. Il est vrai qu'il a infligé de nombreuses défaites aux Turcs. Et il vient de s'adjuger le titre de prince de Valachie pour la troisième fois. Mais tes hussards noirs peuvent bien l'assassiner eux-mêmes, puisque c'est ce que tu vas me demander.

Mátyás plissa les yeux.

— Ta réputation n'est pas usurpée, chamane. Je souhaite effectivement sa mort. Mais elle doit passer pour un accident de guerre. Je ne puis me permettre d'apparaître dans une pareille entreprise : Vlad est mon vassal.

— Tes hussards ne savent-ils pas se déguiser ?

— Il y a autre chose...

Le roi parut hésiter. Pannonius comprit immédiatement.

— Ils ont peur de lui. Est-ce son surnom d'Empaleur qui les retient ?

— Non. Il existe des rumeurs à son sujet. Sa cruauté ne serait pas due à son caractère mais à sa nature même. Ce serait un vircolac !

— Qu'entends-tu par là ? fit le chamane, redressant un sourcil.

— Certains rapportent qu'ils l'ont vu boire du sang lors d'un festin tenu sous une forêt de pals. On murmure qu'il peut voler et déclencher des éclipses. En un mot, on ne peut tuer Vlad car il est mort depuis longtemps déjà. Seul un chamane le pourrait...

Pannonius ouvrit la bouche mais le roi fut plus rapide.

— Ne dis rien. Tu vas m'aider et tu le sais. Car, si je ne me débarrasse pas de Vlad, les Ottomans déferleront sur nous bien avant que j'aie pu unifier les territoires. Le Saint-Empire ne nous aidera pas et nous serons envahis.

Sans lui laisser le temps de répondre, Mátyás revint à son contemplation de la ville.

— Vlad Basarab est à București. Tu me pardonneras de ne pas t'inviter dans mon palais mais ton odeur est infecte.

Pannonius évacua lentement la forteresse. Ses membres lui obéissaient à peine tant ils étaient ankylosés par son séjour dans les rets des hussards noirs.

Nul ne sembla le remarquer ni même le voir. La puissance du roi s'étendait jusqu'aux yeux de ses sujets qui s'aveuglaient sur ordre. Personne ne se détourna au passage du chamane qui progressait péniblement dans la neige.

Il laissa derrière lui les remparts gris et s'enfonça dans la forêt.

Les paroles de Mátyás l'avaient frappé plus qu'il ne voulait l'admettre, sans doute pas de la manière dont le souverain l'escomptait. Depuis six siècles qu'il vivait dans la réclusion et la solitude, l'ennui l'avait gagné peu à peu. Les querelles des grands de ce monde ne l'intéressaient guère, le destin même de sa patrie ne provoquait en lui qu'une sourde indifférence.

Sa vie prenait des allures d'arbre : lente, tranquille, sereine. Et pourtant, le sang coulant dans ses veines lui rappelait à chaque instant son humanité. Ce sang qu'il avait senti battre au nom de vircolac.

Ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait mais il en avait presque oublié les sonorités. On appelait ainsi des non-morts de Transylvanie qui gagnaient en puissance avec le temps et dont le teint vermeil trahissait les repas de sang. De nombreuses superstitions et racontars couraient encore sur leur compte.

Cela n'avait guère d'importance.

La curiosité du chamane était piquée.

Il tenait enfin un véritable adversaire, un homme que, comme lui, la mort avait abandonné à l'éternité.

Dès qu'il fut à couvert des arbres, Pannonius creusa de ses mains dans la neige pour découvrir la terre nue et gelée. Fouillant de ses doigts gourds, il parvint à extraire de ses haillons un briquet d'amadou. Il mit le feu à quelques brindilles qui crépitèrent tristement dans le silence immaculé.

Ensuite, dans un bol de terre cuite, il versa un philtre au chanvre et au kumisz qu'il mit à chauffer. Une fois bouillant, il avala l'amer lait de jument fermenté.

Enfin, après avoir grimpé dans un chêne nouveau pour se mettre à l'abri des bêtes sauvages, il frappa sur son tambourin, selon un rythme langoureux, puis, à mesure que la drogue lui envahissait le cœur, de plus en plus rapide.

Ses yeux bleus se couvrirent d'un voile vapoureux. Dans un souffle blanc, il cracha son âme autant qu'il la pleura.

Alors, il se sentit libre.

Son esprit vola entre les arbres, sentant chaque vie aux alentours. Le sang, la sève proches le brûlaient, ardents comme des feux liquides.

Il erra longtemps parmi les troncs noirs, cherchant celui qui saurait le mieux porter son souffle vieilli. Un oiseau aurait été le mieux indiqué pour atteindre București au plus vite.

Pannonius n'était pas pressé.

Il rencontra un loup, un vieux mâle gris qui paraissait l'attendre en fixant sa brume de ses yeux pâles. Le chamane l'investit sans difficulté.

Aussitôt, il se mit en route.

Le galop de l'animal le ravit. C'était de cela qu'il avait besoin. Après tout ce temps passé dans les arbres, il rêvait de fouler le sol. Il lui faudrait peut-être sept jours pour gagner la Valachie.

*courir*

Oui, le loup courait.

*courir*

*mordre l'air*

*griffer la terre*

Il fouilla doucement la mémoire du loup, sa mémoire désormais. Mais l'animal ne savait pas grand-chose.

*mátyás grand*

*territoire grand*

Il ne put en tirer davantage et le quitta, accablé, devant la Tisza.

Pannonius passa alors à un autre loup qui l'emmena le long du Körös.

De là, il atteignit les Carpathes. Il les dépassa par des cols, y épuisant trois autres loups.

*les ours nus sont partout*

*les non-morts aiment le sang*

*les loups sont forts*

*les non-morts sont forts aussi*

Un frisson passait sur l'échine des bêtes en évoquant les vircolac. « Ours nus », telle était l'expression qu'ils employaient pour désigner les hommes.

La Valachie s'étendit plus tard au pied des montagnes.

*les ours nus mangeurs de piment sont venus*

*les ours nus mangeurs de lait fermenté les ont repoussés*

Ainsi, les Ottomans avaient récemment affronté les Valaques et triomphé.

Pannonius tua encore trois loups.

*les ours nus mangeurs de piment reviennent*

Ce fut ainsi que le loup pénultième, celui qui lui permit de rejoindre București, le renseigna en s'arrêtant devant les demeures des hommes. La ville paraissait vide et dépouillée de remparts.

*les ours nus sont dans les marais les forêts et les grottes*

C'était le signe que les Turcs arrivaient car bois et marécages formaient des pièges naturels contre les envahisseurs. En effet, après s'être arrêté en lisière des frondaisons, Pannonius aperçut, au loin, les armes du prince de Valachie qui quittaient la cour.

Il les suivit.